

### **Boris Schreiber : une blessure ouverte**

Boris Schreiber vient d'écrire la confession la plus troublante, la plus mortifiante, sans doute la plus impudique : celle de l'homme invisible.

Je viens de lire un livre terrifiant. L'histoire d'un homme qui pense ne pas exister aux yeux des autres. Il se regarde, il s'examine, il se tâte – il se dit : « *Pourtant je suis là, il y a de la lumière en moi ! Je suis de sang et de feu, et je le crie à voix haute, je m'exprime... Pourquoi donc personne ne me voit, ne m'entend, ne me répond ?* » Boris Schreiber vient d'écrire la confession la plus troublante, la plus mortifiante – sans doute la plus impudique : celle de l'homme invisible.

Né dans un monde qui ne l'a pas reconnu – ballotté, emporté, perdu dans l'Europe de l'après-révolution russe –, serait-il toujours, aux yeux de la seule famille qui lui était promise, le fils illégitime ? Écrit-il pour le savoir ? Gardons-nous de poser la question à l'envers. D'autant que Boris Schreiber ne triche pas : son vrai drame, sa seule vérité, c'est que l'écriture est sa raison d'être et de s'affirmer. Cherchant désespérément à saisir son « image » d'écrivain dans le globe de cristal, il voit le démon de l'avenir qui le renvoie au démon du passé. A soixante ans, il interroge l'enfant de six ans. Car c'est lui qui a la réponse, lui qui est le détenteur de la promesse, lui qui tient les fils du destin.

Ici commence un récit bouleversant. Boris Schreiber ne raconte pas sa vie, il cherche seulement à comprendre pourquoi les fils se sont à la fois embrouillés et désembrouillés, pour démêler finalement celui qu'il est et non pas celui qu'il devrait être. Il ne dit pas tout, il ne veut rien retenir des pépites de la réussite, et encore moins des pépites d'or qui ont fait l'homme apparemment comblé – ce sont les gravats qui l'intéressent parce qu'ils peuvent expliquer pourquoi il en est encore recouvert, jusqu'à l'étouffement.

Victime d'une bénédiction qui tourne à la malédiction dans un monde injustement « retourné » ? Laissant à Anvers un père ruiné, le petit Boris traverse l'Europe pour un nouvel exil avec sa mère. Il est l'enfant « unique » sur lequel la mère fonde toutes les espérances, toutes les revanches : le succès, vengeur des iniquités de l'existence : « *Tu seras célèbre... Dieu de te regarde... tu seras écrivain... tes livres ébranleront le monde...* » Voilà la diabolique promesse. La lumière de demain. Pour l'instant, dans la débandade familiale, les restrictions, bientôt les persécutions, l'apprentissage du rejet social – « *être juif, c'est n'avoir droit à rien* » –, Boris fait des caprices pour manger des gâteaux au chocolat. Et l'homme d'aujourd'hui s'interroge pour savoir s'il est resté le même. « *Maman, venge-moi, fais quelque chose !* » « *Tu auras tout dans la vie. Elle me serrait contre elle. J'ai tout. Ratages inclus.* »

Déchirante sincérité de celui que la lumière promise n'a pas atteint. « *Mon inexistence m'obsède... Je regarde les vitrines, mes livres n'y sont pas... Patience... Le temps se découd, le destin se tisse au-delà du Temps... dans un livre. C'est mon offrande d'amour à ma mère. Tout est déchirement...* » Je cite, je cite presque au hasard, parce que tout le livre est fait de ce cri, et il est à lui-même, par son obscure noblesse, la réponse à l'injustice. Bien sûr, l'écrivain existe ! Boris Schreiber n'est-il pas l'auteur de cet autre récit<sup>1</sup> que nous avons – il y a deux ans – désigné comme une odyssee prodigieuse et dérisoire ?

Mais est-ce avec dérision ou avec rage que Boris Schreiber nous rappelle le mot de Gide, lorsqu'il avait quatorze ans : « Tu es un enfant prodige » ? Boris Schreiber tremble seulement aujourd'hui de nous faire cet aveu : « *Jamais le doute n'a terni mon enfance...* » Il ajoutera plus loin : « *Je m'insulte en secret...* »

Le chemin de croix de l'inaperçu ! Au scandale de la Passion il fallait que s'ajoute paradoxalement un talent hors pair pour l'exprimer – « *exprimer d'un être sa vérité, comme on exprime le jus, le pus...* ». Il y a dans ce récit des pages de douleur, de tendresse et de haine qui étrangement font brûler les mêmes mots. « *Un jour je règlerai mes comptes, mais avec qui ? Ceux qui me tuent, ceux*

---

<sup>1</sup> *La Traversée du dimanche* (Ed. Luneau Ascot, 1987).

*qui m'ignorent, comment faire la différence ?* » Que va donc chercher l'écrivain dans cet enfant de six ans qu'il fait ici revivre comme on fait venir un témoin irrécusable ? Certes, dans la tempête et le délabrement du monde, Dieu regardait l'enfant. Est-ce pour cela que l'homme, plus tard, a échappé au regard des hommes ? « *Je n'ai pas su lutter pour ma vie.* » Rescapé d'un no man's land, aurait-il payé le prix fort pour demeurer un orphelin de soixante ans ? Les yeux d'Arria, l'épouse du narrateur, le lui demandent. Car il a tout : l'amour et l'argent. Mais non, il faudrait refaire les comptes. Restent la honte, l'humiliation, les refus... « *Les nantis ne sont-ils pas ceux qui n'ont jamais été persécutés ?* » Si c'était la vraie question ? Le lecteur ne peut lire sans émotion les pages (116-120) où le petit Boris, la tête sur les genoux de sa mère, dans le compartiment de l'interminable train qui mène à Riga, construit ses rêves... « *Tu es unique...* » Cette prière de Riga qui ne sera pas exaucée, cette mère qui est tout ensemble l'image du possible et de l'impossible ! Et la lancinante interrogation reprise plus tard au rythme des roues : où et comment se trouver au temps des « *personnes déplacées* » ? Quel passeport faut-il donc pour entrer dans la famille, celle des lettres ? Quels sont les mots de passe ? « *J'envie leurs paroles, leurs échanges, leurs brouhahas...* » Et les coups de poignards innocents. Les pires : « *Vous écrivez toujours ?* »

Dans ce récit, aucune complaisance, aucune indulgence de l'auteur envers lui-même. J'ai, plus haut, parlé d'impudeur, mais le besoin de sincérité va plus loin, au plus secret et au plus honteux, comme si l'issue se trouvait au bout de l'humiliation. Il faut être russe pour s'engager sur ce chemin de croix-là ! « *Genechka, nous devons trouver une issue...* » Le leitmotiv revenait lorsque le petit Boris, avant de s'endormir, entendait les voix de sa mère et de ses grands-parents à Riga. Il ne savait pas encore que la prophétie maternelle lui ouvrait les portes d'un autre enfer – celui que Paul Valéry entrevoyait dans « la profession délirante », avec ses démons et ses coups de fourche. Car, à des degrés divers et toute tempête apaisée sur l'Europe, ne manquent-ils pas à l'« écrivain blessé » de savoir combien sa blessure est partagée ? Il n'y a pas non plus de justice pour l'injustice dans le monde des lettres.

Enfant persécuté, enfant gâté ? De quoi faut-il qu'il se venge ? De quoi doit-il demander pardon ? Boris Schreiber avait peur de commencer son roman-confession – et encore plus de le terminer. « *Mes livres sont comme des âmes errantes à la recherche d'un corps...* »

Pourtant, le mot de la fin sera celui qu'il n'osait jusqu'alors employer, le plus insolite : le mot espoir. « Un espoir de six ans », revenu sous sa plume, le dernier soir. Peut-être parce que, ce soir-là, Arria le regardait.

LE LAIT DE LA NUIT

Roman de Boris Schreiber

Éditions F. Bourin, 90 F.